Document generated on 04/25/2024 12:02 p.m.

24 images

Post-coïtum, animal triste. Brigitte Roüan

Jacques Kermabon

Number 88-89, Fall 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23414ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Kermabon, J. (1997). Review of [*Post-coïtum, animal triste.* Brigitte Roüan]. *24 images*, (88-89), 42–43.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mais restituer ainsi une chronologie trahit la construction du film, dont la force réside pour une bonne part en ce qu'il nous donne, dans le même geste, la scène avec la brûlure de son présent, une impression d'inextricable, de vital — on sait le talent de Bergman pour les dialogues introspectifs —, et la relativité, la distance, à l'échelle d'une vie, qu'introduisent les baumes du temps, et les regrets aussi.

Insister ainsi sur la dimension bergmanienne du film ne signifie pas minimiser la mise en scène. Au contraire de Bille August qui, s'emparant des ***Meilleures intentions***, veut à tout prix «faire cinéma», Liv Ullmann se préoccupe surtout de faire entendre le texte. Cela signifie un filmage qui a l'élégance de ne pas s'exhiber pour mieux être à l'écoute, au service des acteurs. Bouleversants, ceux-ci font vivre sous nos yeux les destins de ces bourgeois suédois, leurs choix de vie, leurs désirs contradictoires, le poids de la religion... Des vies uniques par les bifurcations prises, des existences à tant d'autres pareilles.

Ce que donne en particulier Max von Sydow est admirable. Il nous tire les larmes lorsqu'il est l'oncle Jacob, malade, tout proche de la mort. Dans la séquence suivante, son personnage a quinze ou vingt ans de moins et on y croit tout autant. Ces saisissants télescopages temporels donnent en outre au film des résonances proustiennes — il est aussi question dans ces ***Entretiens privés*** de la fin d'un monde — de ces résonances qui savent rendre palpable l'irréversible passage du temps.

La version du film de Liv Ullmann présentée à Cannes dure 2 h 15. Une version plus longue existe pour la télévision. Souhaitons qu'elle aussi ait un jour les honneurs du grand écran. ■

JACQUES KERMABON

SINON OUI
■ Claire Simon

Une caméra agitée qui cadre les personnages de trop près, une musique d'Archie Shepp trop présente, il faut avoir la patience d'attendre que le film se calme pour apprécier le premier long métrage de fiction de Claire Simon. D'autant que cette fiction, absolument pas crédible, ne pourrait jamais emporter notre adhésion s'il ne nous était pas dit qu'elle s'inspire d'une histoire vraie. Une jeune femme a laissé croire à son entourage qu'elle était enceinte. Ce pourrait être une réflexion sur le simulacre, la mise en scène. Il est plutôt question de regard, celui que portent les autres sur cette grossesse annoncée. L'annonce de l'événement reconstitue le tissu familial, rapproche la femme de son mari, semble maintenir en vie son père atteint d'un cancer, fait que chacun devient plein de sollicitude. À plusieurs reprises elle voudrait dire une vérité que les autres ne peuvent entendre car ils ne veulent croire qu'à leur désir; elle ne peut plus les décevoir. Elle va donc jusqu'au bout et on reste mi-admiratif mi-effrayé de la voir déjouer un à un les problèmes de vraisemblance, les questions embarrassantes, jusqu'aux contrôles médicaux.

Procédant à cette «reconstitution» Claire Simon n'a pas à nouer une intrigue pour mieux la dénouer, puisqu'elle lui était donnée par ce fait divers. Les nœuds s'ajoutent aux nœuds, la jeune femme se laisse emporter par ses mensonges, que renforcent les désirs de son entourage, sans espoir de retour.

Elle finit par kidnapper un bébé dans une maternité et se met à l'élever comme le sien. Et, après avoir difficilement supporté l'avalanche de mensonges, puis cet acte effrayant d'enlever un nourrisson à sa mère, nous passons, comme chez Hitchcock, de l'autre côté. Nous ressentons alors la douleur du retournement que la justice va opérer en tranchant ce nœud inextricable. Car, lorsque, quelques années après, on enlève l'enfant à cette femme pour le restituer à ses vrais parents, il est à la fois le sien (acquis) et celui de ces parents biologiques (inné). Pas de happy end possible. Nous demeurons dans l'irrésolu.

Au passage, sans le dire, le film de Claire Simon laisse entendre une incroyable solitude. Celle d'une femme qui put ainsi tromper son mari pendant plusieurs mois, plusieurs années. Quelle absence de communication, de caresses, quel type de relation cela suppose-t-il au sein de ce jeune couple?

Est-ce ainsi que les hommes vivent? ■

JACQUES KERMABON

POST-COÏTUM, ANIMAL TRISTE
■ Brigitte Roüan

L'adultère vu par Brigitte Roüan est comme le double inversé de celui de ***La femme défendue***. Là où on pourrait parler trop vite de «caméra subjective» — le parti pris de Philippe Harel est de filmer comme si la caméra était à la place des yeux de l'homme — il s'agit en fait d'une caméra «objective», quasi clinique qui enregistre surtout le versant médiocre de cette relation, les mensonges, le cynisme, la veulerie de l'homme, laissant ainsi la passion et le sexe hors champ. Brigitte Roüan, elle, dit «je», s'implique complètement pour décrire le ravage délicieux qui saisit une quadra tombée en amour avec un beau jeune homme rencontré dans une soirée mondaine. Elle interprète elle-même ce rôle de femme en chaleur. La grossièreté de l'expression est suggérée par elle-même avec beaucoup d'humour lorsqu'elle se tortille contre un polochon tandis que sa chatte miaule au pied du lit. Le versant noir de cette relation (mari qui l'épie, famille détruite) constitue la dernière partie du film alors que ***La femme défendue*** se clôt par une superbe déclaration d'amour.

Brigitte Roüan et Boris Terral.

La mise en scène de Brigitte Roüan est animée de la même énergie que la passion qui possède sa protagoniste. Elle se permet tout et rien ne lui résiste: l'héroïne est littéralement sur un nuage, on la voit se métamorphoser au contact de cet amour dans lequel elle se jette à corps perdu.

Il faut dire rapidement que cette liaison est mise en perspective par, d'un côté, une cliente de son mari avocat qui a poignardé son époux infidèle, de l'autre par un jeune écrivain en mal d'inspiration dont elle va nourrir le roman de sa brûlante expérience. Hormis certaines péripéties scénaristiques (l'amant ami du jeune écrivain), la façon de rendre la déchéance de la femme plaquée aussi, ***Post-coïtum, animal triste*** confirme le talent de l'actrice-réalisatrice d'***Outremer***. ■

JACQUES KERMABON

MA VIE EN ROSE

■ Alain Berliner

Partant du postulat (actuellement en vogue) que la spécificité physique et le sexe de l'individu ne sont plus aujourd'hui choses définitivement acquises, Alain Berliner nous propose de suivre le parcours de Ludovic, un gamin de sept ans, qui rêve justement de troquer ses mâles organes contre une identité plus ouvertement féminine. Un choix singulier, certes, mais qui ne semble pas outre mesure provoquer de révolution dans ses convictions en culottes courtes. La question qu'il se pose se formulerait plutôt de la manière suivante: «Comment Dieu, dans son infinie étourderie, a-t-il pu faire de moi un garçon, quand les gènes originels qui m'ont été envoyés étaient manifestement destinés à un corps de fille?»

Ma vie en rose est bien évidemment et avant tout une très jolie parabole sur la notion de différence et de tolérance. Il est également bien plus que cela. Berliner joue le jeu de la fable humaniste sans endosser outre mesure la bienséance cinématographique qui caractérise en général ces «films à thèse» portant leur grossière abnégation en bandoulière. En adoptant délibérément le point de vue d'un enfant confronté à une «erreur génétique» qui l'atteint jusque dans sa chair, il s'autorise le choix d'une subjectivité assez bienvenue. Il filme la différence du jeune garçon sans pour autant condamner de manière définitive les réactions abusives de son proche entourage (sa famille, ses amis, les voisins): Ludovic n'est pas encore totalement à même de juger de l'injustice dont il est victime.

Jean-Philippe Écoffey, Michèle Laroque, Georges Du Fresne et Hélène Vincent.

Le recours à la subjectivité permet également d'échapper aux mailles empoisonnées du «sujet à thème pour téléfilm à débat» (version «Mon fils se prend pour une fille, dois-je l'envoyer dans une institution catholique qui le ramènera sur le droit chemin?»), en adoptant d'une part une mise en scène très stylisée (les décors et ambiances tendent même parfois vers un onirisme surréaliste, au cours des rêves éveillés de Ludovic, par exemple), et d'autre part en opposant ces fantasmagories décalées roses bonbon au pragmatisme de la vie quotidienne filmé avec réalisme. Berliner réussit de cette manière une dichotomie formelle assez efficace. Il serait très injuste de ne pas souligner également l'interprétation époustouflante des acteurs (et actrices) du film: toujours sur le fil du rasoir, ils se sortent à merveille des situations impossibles que leur impose Berliner. Direction d'acteurs impeccable, donc, sujet casse-gueule traité avec beaucoup de subtilité, ravissement de l'image: ***Ma vie en rose*** est en tout point une réussite. ■

GRÉGOIRE SIVAN